

LE
Conducteur d'Omnibus

PAR
ALFRED SIRVEN & A. SIÉGEL

DEUXIÈME PARTIE
Les Amoureux

L'insistance que l'homme mettait à régler son pas sur le sien, elle comprit le genre de manège auquel il se livrait. Elle baissa obstinément les yeux devant elle et ne put voir ses lèvres remuer pour lui dire des choses qu'elle avait devinées si elle ne les avait pas entendues.

Au bout de quelques minutes, devenant plus audacieux, il la dépassa et, se plantant devant elle, lui barra le passage.

Elle l'aperçut alors, la mine effrontée, l'œil égaré, le bras arondi pour l'inviter à y passer le sien, l'offre grivoise aux lèvres insolentes.

Enfin, suffit... Je n'en dis pas plus long, conclut le portier d'un ton significatif.

— Décidément, je joue de malheur ! pensa le jeune homme.

Il retourna, le cœur navré, à son bureau.

— Oh ! je le retrouverai, se dit-il, mais c'est encore un retard. Hélas ! pendant combien de temps me sera-t-il encore défendu d'embrasser Marie ? Me sera-t-il seulement permis de l'embrasser ? Quand l'aurai-je la main sur ceux que je cherche, il faudra peut-être arracher tout espoir de mon cœur !... Ah ! c'est affreux !... Pourtant je saurai tout... c'est mon devoir et c'est ma volonté !

Méroualle, brusquement congédié par la Compagnie des omnibus, était, ainsi que nous l'avons dit, à la recherche d'une position sociale.

Il y avait eu de quoi abatre un esprit médis énergique et surtout moins inventif que le sien, mais dans sa carrière d'acteurs, il en avait vu bien d'autres.

En attendant que l'occasion se présentât d'atteindre enfin la fortune après laquelle il courait depuis si longtemps, le pauvre était de passer aux besoins de sa vie quotidienne et ne se souvenait que de Méroualle, joueur et libertin, avait des appétits encore difficiles à satisfaire.

De première pensée avait été d'aller retrouver Stéphane de Berly, afin de tirer de lui une bonne somme.

Ce qu'il lui dit, elle ne le sut pas, mais elle le reconnut.

C'était Méroualle, vieilli de dix ans, mais toujours coquet et portant beau.

Méroualle, qu'elle n'avait pas revu depuis Orsennes.

Méroualle, qui avait joué dans sa vie un si grand rôle.

Méroualle, le compagnon de cette femme qui l'avait aimé jadis, qu'elle-même avait aimé également, mais qu'elle s'était déshabituée de considérer comme sa mère, car une mère ne l'eût pas abandonné.

L'autre était une dame riche qui avait pu se charger d'elle pendant quelque temps par charité, mais qui avait fini par la rendre à ses parents.

Et quand elle les comparait mentalement l'une à l'autre, elle en acquiesçait une conviction plus parfaite.

L'autre, la dame riche, la voyageuse, avait pour elle de la tendresse, certes, mais la tendresse capricieuse d'une malade, la passion d'une petite fille pour sa poupée, d'une sorte de folle pour un jouet !

Mais Nais l'avait entourée de soins autrement dévoués ; pauvre, elle la gardait et se privait pour elle... Et si, un jour, elle aussi l'avait abandonnée, c'était que tout manquait à la maison sans doute. Riche comme l'autre, jamais elle ne se fût séparée d'elle.

L'amitié de Marie pour Nais avait été, depuis, entretenue comme un culte par Jean-Paul, qui avait eu la première idée de cette histoire d'une dame riche ayant,

Mais, après réflexion, il avait rejeté cette idée.

Stéphane de Berly livré à lui-même eût été une excellente dupe, car le frère cadet du défunt comte était, au point de vue intellectuel, un assez pauvre sire.

Mais il était conseillé par sa femme, la terrible Palmyre et celle-ci, déshantée et rusée, l'avait mis en garde contre les exigences répétées, encore que peu justifiées de Méroualle.

En effet, quel prétexte donner à un nouvel essai de chantage depuis que les époux de Berly avaient obtenu la déclaration d'absence de Marie ?

Ne jouissaient-ils pas en paix de la fortune de leur nièce disparue et comme morte au point de vue de la loi ?

Méroualle pouvait encore, en usant de l'intimidation, tirer d'eux quelques maigres subsides, mais, malgré son audace naturelle, il se sentait mal en situation, en ce moment, d'avoir recours à ce moyen.

Palmyre, avec son flair redoutable, le devinerait embarrassé, besoin, et l'expérience le lui avait appris, on n'échappe pas les gens qui vous savent aux primes avec le guignon.

Avant d'entamer avec les de Berly la partie suprême qu'il méditait, il voulait au moins avoir quelques atouts dans la main.

Méroualle, sans emploi et vivant au jour le jour, se sentait un piètre adversaire pour des gens en possession d'une fortune qui se chiffrait par millions.

C'était un de ses derniers favoris, que

par charité, pris soin des premières années de la petite fille.

Oui, c'était cela.

A sa naissance, on l'avait trouvée gentille et on l'avait pris.

Plus tard, quand on s'était aperçu de son infirmité incurable, on l'avait repoussée.

La scène de l'enlèvement à Anvers, les transports de désespoir de Jeanne de Berly la serrant dans ses bras avec égarment avant de la confier à Nais, tout cela petit à petit, s'était effacé de la mémoire de Marie.

Et puis, planant sur ce passé, il y avait une figure détestée d'instinct et qu'elle ne pouvait oublier, celle de Méroualle !

Et c'était lui que brusquement elle revoit, lui, qui sans la reconnaître, l'accostait en pleine rue, comme une fille de mauvaise vie.

Elle le retrouvait et c'était pour recevoir de lui une injure !

Un cri rauque, inarticulé et qui n'avait rien d'humain, sortit de ses lèvres ; elle étendit brusquement les bras devant elle, et, évitant Méroualle qui cherchait à la retenir, elle s'enfuit, rouge, respirant à peine, le laissant immobile et stupéfait.

Quelques minutes après, elle était de retour rue des Moines et tombait évanouie dans les bras de Mme Loriot.

Jean-Paul avait écouté Marie avec un intérêt passionné.

L'homme qui avait ainsi effrayé Marie était celui dont elle l'avait entretenu bien plus en avait besoin de tout le monde, plus il fallait paraître n'avoir besoin de personne.

Se créer provisoirement une position convenable, cette position dût-elle n'être qu'apparente, était donc la première chose à faire.

Ce résultat obtenu, il se présenterait chez Stéphane et entamerait la lutte avec plus de chances de succès.

Monter un cabinet d'affaires comme celui qu'il avait exploité autrefois rue d'Argout, c'était une entreprise destinée à un échec presque certain.

Un établissement de ce genre n'avait produit jadis que de maigres bénéfices, alors que Méroualle, ayant à peine quitté la préfecture de police, possédait encore avec le personnel de cette administration des rapports qui pouvaient lui être utiles.

Mais, après plus de dix ans, il ne connaissait plus personne à la préfecture.

Les nouveaux procédés policiers ne lui étaient pas familiers et, pour ouvrir une agence de recherches, il ne se sentait plus, comme il disait, à la hauteur.

Cependant, un projet hantait sa cervelle.

Le divorce, entré dans la loi et dans les mœurs, depuis la fermeture de son cabinet d'affaires, lui paraissait une bonne mine à exploiter.

Bien des époux voulaient divorcer et ne le pouvaient pas empêchés qu'ils en étaient par la précaution du législateur qui, admettant un certain nombre de causes de

divorce, avait volontairement émis le consentement mutuel.

Souvent, Méroualle s'était dit qu'il y avait là, pour un homme intelligent, une série d'opérations fructueuses à tenter.

Bien entendu, il rechercherait sa clientèle dans les classes riches, parmi les poux capables de payer un bon prix le service qu'on leur rendrait en brisant une union détestée ou simplement gênante pour elle, plus agréable ou plus avantageuse.

Mais la clientèle des gens riches ne tendrait qu'à une agence située dans un beau quartier et convenablement installée.

Méroualle rêvait des bureaux semi-austères, semi-élégants, peuplés d'employés sobres et bien vêtus, meublés avec un luxe moderne, avec, dans l'antichambre, au lieu du traditionnel dernier clerc oraseux et râpé, un bel homme à la mine engagante, soigné dans son habit noir sur lequel brillerait une chaîne d'or.

Certes, les agences de divorce pullulaient à Paris, mais aucune d'elles ne primait les autres.

Ce qu'ambitionnait Méroualle, c'était de devenir au divorce ce que l'illustre M. de Foy avait été au mariage, — en un mot quelque chose comme le ministre du divorce en France.

Et déjà, par la pensée, il voyait affluer auprès de lui les gentilles femmes qui, agent croqué au jeu ou sur le turf, la loi de leur femme, grillant de divorcer pour avoir une seconde dot à se mettre sous la

dent ; les actrices qui, mariées à un cabotin, voulaient quitter le nom de celui-ci pour en porter légalement un plus noble, offert par un adorateur riche et tiré ; les bourgeoises sur le retour, dégoûtées d'un mari trop cassé et désireuses de dépenser, munies de la permission de M. le maire, leurs économies de tendresse avec un nouvel époux, jeune et vigoureux.

Assurément ce plan n'était pas dépourvu de côtés pratiques.

Il n'avait qu'un défaut, celui de nécessiter tout de suite une somme assez rondelette pour faire face aux frais de premier établissement et aux fortes dépenses de publicité indispensables.

Et de cette somme rondelette qu'il lui fallait inutile d'ajouter que Méroualle ne possédait pas le premier sou.

— Heureusement, dit-il, Jeanne est là, Jeanne, ma suprême ressource dans les moments critiques. Je sais bien que, en dehors de sa rente viagère de six mille francs, il ne lui reste qu'un moyen de se procurer le petit capital dont j'ai besoin... ce moyen, elle a toujours refusé jusqu'ici d'y avoir recours, même dans certains cas urgents où je me suis trouvé, mais cette fois, il faudra bien qu'elle cède.

Une demi-heure après avoir pris cette résolution, il sonnait, rue Cassini, à la porte du petit logement où Jeanne de Berly était allée cacher sa déchéance et sa précoce vieillesse.

Ne venons-nous pas de tracer le mot de vieillesse en parlant d'une femme qui avait à peine atteint sa quarantième année ?

La vieille le laissa s'éloigner en le suivant d'un regard soupçonneux : — C'est drôle, murmura-t-elle, j'ai l'impression qu'il ment, lui aussi.

A l'administration, Jean-Paul obtint sans peine communication de l'adresse de Méroualle.

Muni de ce renseignement, il demanda à son chef un congé de quelques heures pour affaires de famille, congé qui lui fut accordé avec d'autant plus de facilité qu'il était la première fois qu'il demandait une semblable faveur.

Il se rendit rue Radziwill où, dans une maison de piètre apparence, Méroualle avait établi le siège de son service secret à la Compagnie des omnibus.

— M. Méroualle ? demanda-t-il au concierge.

— Ne demeure plus ici depuis trois jours, lui fut-il répondu.

— Pouvez-vous me dire où il habite maintenant ?

— Non, monsieur. Il est parti sans laisser sa nouvelle adresse et j'ai l'impression que vous ne le dénicheriez pas facilement, car c'est un homme très mystérieux que M. Méroualle.

— N'a-t-il pas de parents, pas d'amis, après de qui je pourrais me renseigner ?

— Oh ! pour ça, il ne recevait guère que des individus louches dont pas un ne m'est connu par son nom.

— Ainsi vous ne pouvez me fournir aucun indice ?

— Aucun, et je le regrette de tout mon cœur, car vous m'avez l'air d'un brave garçon, tandis que monsieur Méroualle...

Hélas ! la radieuse beauté qui avait séduit le vieux comte de Berly, la grâce enchanteresse qui avait excité dans le cœur loyal de Robert de Chelles la passion d'un mari trop cassé et désireuses de dépenser, munies de la permission de M. le maire, leurs économies de tendresse avec un nouvel époux, jeune et vigoureux.

Assurément ce plan n'était pas dépourvu de côtés pratiques.

Il n'avait qu'un défaut, celui de nécessiter tout de suite une somme assez rondelette pour faire face aux frais de premier établissement et aux fortes dépenses de publicité indispensables.

Et de cette somme rondelette qu'il lui fallait inutile d'ajouter que Méroualle ne possédait pas le premier sou.

— Heureusement, dit-il, Jeanne est là, Jeanne, ma suprême ressource dans les moments critiques. Je sais bien que, en dehors de sa rente viagère de six mille francs, il ne lui reste qu'un moyen de se procurer le petit capital dont j'ai besoin... ce moyen, elle a toujours refusé jusqu'ici d'y avoir recours, même dans certains cas urgents où je me suis trouvé, mais cette fois, il faudra bien qu'elle cède.

Une demi-heure après avoir pris cette résolution, il sonnait, rue Cassini, à la porte du petit logement où Jeanne de Berly était allée cacher sa déchéance et sa précoce vieillesse.

Ne venons-nous pas de tracer le mot de vieillesse en parlant d'une femme qui avait à peine atteint sa quarantième année ?

Hélas ! la radieuse beauté qui avait séduit le vieux comte de Berly, la grâce enchanteresse qui avait excité dans le cœur loyal de Robert de Chelles la passion d'un mari trop cassé et désireuses de dépenser, munies de la permission de M. le maire, leurs économies de tendresse avec un nouvel époux, jeune et vigoureux.

Assurément ce plan n'était pas dépourvu de côtés pratiques.

Il n'avait qu'un défaut, celui de nécessiter tout de suite une somme assez rondelette pour faire face aux frais de premier établissement et aux fortes dépenses de publicité indispensables.

Et de cette somme rondelette qu'il lui fallait inutile d'ajouter que Méroualle ne possédait pas le premier sou.

— Heureusement, dit-il, Jeanne est là, Jeanne, ma suprême ressource dans les moments critiques. Je sais bien que, en dehors de sa rente viagère de six mille francs, il ne lui reste qu'un moyen de se procurer le petit capital dont j'ai besoin... ce moyen, elle a toujours refusé jusqu'ici d'y avoir recours, même dans certains cas urgents où je me suis trouvé, mais cette fois, il faudra bien qu'elle cède.

Une demi-heure après avoir pris cette résolution, il sonnait, rue Cassini, à la porte du petit logement où Jeanne de Berly était allée cacher sa déchéance et sa précoce vieillesse.

Ne venons-nous pas de tracer le mot de vieillesse en parlant d'une femme qui avait à peine atteint sa quarantième année ?

Hélas ! la radieuse beauté qui avait séduit le vieux comte de Berly, la grâce enchanteresse qui avait excité dans le cœur loyal de Robert de Chelles la passion d'un mari trop cassé et désireuses de dépenser, munies de la permission de M. le maire, leurs économies de tendresse avec un nouvel époux, jeune et vigoureux.

EAUX MINÉRALES NATURELLES SILICATÉES
DE
SAILLES-LES-BAINS
(Uniques au Monde)

GRANDES RÉCOMPENSES A TOUTES LES EXPOSITIONS
PLACÉES SOUS LE PATRONAGE DU GOUVERNEMENT

EXPÉDITION PAR CAISSE DE LA GARE DE SAINT-MARTIN-D'ESTREAUX (LOIRE) :

Source du Hamel (eau médicinale non gazeuse)	21	35
Source des Romains (eau de table)	15	25
A domicile dans Paris :		
Eau du Hamel	25	40
Eau des Romains	20	30

(Dans les prix ci-dessus, le verre est compris)

PAIEMENTS CONTRE REMBOURSEMENT OU PAR MANDAT-POSTE
Pour les commandes, s'adresser : A. M. le Directeur, à Saillies-Bains, par Saint-Martin-d'Estréaux (Loire) ou à Paris, 23, rue Richer.

Nombreuses attestations DE GUÉRISONS RADICALES A LA DISPOSITION DU PUBLIC

INSTITUT MÉDICAL RATIONNEL
PARIS -- 13, Rue Laffitte, 13 -- PARIS

GUÉRISON RADICALE du Diabète, de la Tuberculose, Anémie, Dyspepie, Albuminurie, Bronchite, Maladies des Reins, du Foie, etc., etc.

Par la série des **DUCASBLINE** (Extrait concentré des Plantes du Brésil)

CONSULTATIONS DE 9 A 5 HEURES, ET PAR CORRESPONDANCE 5 FRANCS

L'INSTITUT MÉDICAL RATIONNEL contre UN FRANC en Bon de poste, envoi un BROCHURE COMPLÈTE, permettant au malade de se soigner lui-même

Prix d'un flacon de **DUCASBLINE** spécial à chaque maladie : 3.75 - Petite pharmacie de famille suffisant pour tous ces cas : 7.25

S'adresser chez **BOUILLOT et Co**, Pharmacien de 1^{re} Classe 13, Rue Laffitte, PARIS, et principales pharmacies

L'ÉPARGNE LYONNAISE
SOCIÉTÉ MUTUELLE D'ÉPARGNE ET DE CAPITALISATION — CONSTITUÉE CONFORMÉMENT AU DÉCRET DU 22 JANVIER 1868, RUE DE LA RÉPUBLIQUE, 61, LYON

La Société l'Épargne Lyonnaise a été créée dans le seul but de favoriser l'Épargne à moyen de versements uniques ou mensuels depuis DEUX FRANCS, assurant un capital à terme fixe, avec chance de remboursements anticipés.

Un versement de DEUX FRANCS par mois pendant 30 mois, donne droit à une police remboursable à 500 francs, par tirages trimestriels.

Un versement de CINQ FRANCS par mois, donne droit à une police remboursable à 900 francs, par tirages trimestriels.

NOTA. — A l'échéance des polices, celles non sorties aux tirages ont droit au remboursement des sommes versées sans intérêts.

Il est fait chaque année 4 TIRAGES, en janvier, Mai, Juillet et Octobre

Pour toute demande de renseignements ou pour toute souscription à faire s'adresser au bureau de la Direction de l'Arrondissement, 126, Boulevard Montebello, LILLE